

Didier VIGNAUD *

ARENGOSSE (LANDES) : L'OCCUPATION ANTIQUE DE BÉZAUDUN ÉTAT ACTUEL DES DONNÉES

Résumé : Le quartier de Bézaudun à Arengosse était connu pour ses ouvrages de terre datés de l'époque médiévale. Des vestiges antiques y ont été découverts fortuitement en 1991. En 2002, des prospections et des sondages ont été réalisés à Bézaudun dans le cadre d'un diagnostic archéologique. Cette opération a mis en évidence l'importance de l'occupation antique avec plusieurs implantations autour des ouvrages de terre. Les vestiges découverts : fondations d'un atelier de tuilier, monnaies, amphores, céramique domestique, ont une chronologie qui s'étale sur toute la durée de l'Empire romain. Ces données nouvelles suggèrent une occupation humaine pérenne de ce lieu. La nature de cette implantation et son étendue spatiale restent toutefois à préciser.

Mots-clés : Amphores, Antiquité, Arengosse, Bézaudun, céramiques, four de tuilier, monnaies, mottes, tegulae.

Position géographique

Le village d'Arengosse est situé à 25 km au nord-ouest de Mont-de-Marsan et 38 km au nord-est de Dax, dans le Brassens, petit pays de la dimension d'un canton localisé à la jonction du Bassin de l'Adour et de la Grande Lande. La commune s'étend sur environ 6200 hectares avec l'existence d'une zone plane, sablonneuse et marécageuse au nord, et de légers vallonnements argileux au sud. Le couvert forestier est important puisqu'il représente plus de 85% du territoire communal.

Le quartier de Bézaudun est implanté sur les collines argileuses de la commune avec un épïcêtre placé à 2,3 km au sud du bourg actuel d'Arengosse et dominant d'environ 25 m la vallée du Bez qui coule à 600 m à l'ouest.

Le réseau hydrographique se compose des ruisseaux de Bourianne et de Lasséougue qui se rejoignent pour se jeter dans le Bez, lequel arrose Arengosse et coule selon une direction nord-sud avant de se jeter dans la Midouze, affluent de l'Adour.

Bref historique de Bézaudun

Le toponyme de Bézaudun a suscité bien des hypothèses. Celle de la forteresse (dunum) du bouleau (bez), à consonnance celtique, a même eu les faveurs de chercheurs réputés pour leur rigueur scientifique

(Arambourou, 1981). Nous ignorons presque tout de l'histoire de Bézaudun. Au Moyen Âge, Bézaudun était une seigneurie. La première mention écrite de Bézaudun apparaîtrait en 1202 où «N. de Besaudun fit hommage de sa seigneurie au Sire d'Albret» (Dupouy, 1981). Aux XIII^e et XIV^e siècles, Bézaudun appartenait à la même jurade que Villenave, Ousse et Beylongue. Une communauté villageoise y était établie, elle était soumise aux privilèges et coutumes du Brassens (Marquette, Poumarède, 1979). Aucun texte n'aide à localiser sur le terrain le siège de la seigneurie, dont toute trace semble avoir disparu. Il demeure cependant d'importantes fortifications de terre, utilisant le relief naturel de la bordure méridionale du plateau qui domine la vallée du Bez. Deux mottes fossoyées et plusieurs plates-formes articulées autour des ruisseaux sont disposées au nord et à l'est de l'actuelle maison de Mouréou. L'apparence est celle d'un ensemble castral (*castrum*) bien conservé. Une levée de terre orientée nord-sud est visible également plus à l'ouest.

Bézaudun était aussi une paroisse, attestée dès le XI^e siècle. L'église, *Sancta Maria de Besauduno* (Cabanot, Pon, 2004, p. 430), se trouvait au pied des ouvrages de terre, à une trentaine de mètres au nord de la maison Mouréou.

Les travaux que nous avons réalisés en 2002 ont permis de recueillir quelques vestiges médiévaux qui pourront contribuer à éclairer l'histoire complexe de ce site et aussi un fragment de boucle du VII^e ou VIII^e siècle, rare document du Haut Moyen Âge (Barrouquère et al., 2003).

À la Révolution, Bézaudun, dépeuplée, devint une section de la commune d'Arengosse et l'église fut démontée. Il ne reste aujourd'hui que quelques maisons, dans ce quartier où les bois ont envahi presque tout l'espace.

Bilan des recherches archéologiques sur le quartier de Bézaudun

Jusqu'à une date récente, les débuts de la présence humaine à Bézaudun étaient attribués à la période médiévale. Un inventaire de la fin du XIX^e siècle fait état de *tumulus* à Bézaudun (Du Boucher, 1879). Mais tout tertre artificiel était à l'époque qualifiée de *tumulus* et ceux-ci ne sont en réalité que les mottes déjà évoquées.

Durant l'Antiquité, le quartier de Bézaudun est placé sur le territoire de la cité d'Aquae Tarbellicae (Dax). Le tracé supposé de la «voie directe» Bordeaux - Dax mentionnée dans l'*Itinéraire d'Antonin* (inventaire des différentes stations ou relais de l'Empire romain) passe à une vingtaine de kilomètres à l'est (Boyrie-Fénié, 1995). Seuls de rares indices de fréquentation gallo-romaine trouvailles antiques avaient été signalés jusqu'à ces dernières années dans un rayon de quelques kilomètres autour de Bézaudun. On connaissait une meule (*catillus*)

provenant du quartier de Labastide, au sud sur la commune de Villenave (Coumaillieu, Dupouy, 1981) et un carreau en terre cuite trouvé près du bourg d'Arengosse, au nord. Du mobilier céramique antique a aussi été repéré par H. Barrouquère à Beylongue, mais déjà à 7,5 km au sud-ouest de Bézaudun (Barrouquère et al., 2003). En 1991, B. Coumaillieu, un chercheur local, a découvert une série de tessons de céramique gallo-romaine dans un labour forestier au lieu-dit «Les Charbonnières». Le lot a été restauré et étudié par P. Gibut et publié dans le *Bulletin* (Gibut, 1996). L'auteur indique que le matériel ramassé est datable des années 40 à 120 de notre ère. Ces indices sporadiques laissent supposer une fréquentation gallo-romaine du secteur. Mais la recherche que nous avons menée de 2000 à 2002 a mis au jour, en quantité significative, des documents archéologiques montrant une implantation humaine importante et pérenne à Bézaudun durant l'Antiquité, ce qui est nouveau.

En 2000 et 2001, dans le cadre d'une première reconnaissance, nous avons découvert des indices archéologiques datables de la Protohistoire, de l'Antiquité, du Moyen Âge et de l'époque moderne en plusieurs points de Bézaudun. Les résultats encourageants de ces investigations justifiaient la mise en place en 2002 d'un programme de recherche plus complet, mené sous la direction de J.-C. Merlet en collaboration avec H. Barrouquère et nous-même sur les communes d'Arengosse et de Beylongue. Les recherches effectuées à Bézaudun sont donc très récentes mais elles ont déjà apporté un certain nombre de données intéressantes pour l'Antiquité qu'il convient de présenter.

I. LES OCCUPATIONS ANTIQUES

A. Zones archéologiques (Fig. 1)

Quatre parcelles ont livré des vestiges de l'Antiquité : un vaste périmètre constitué par les ouvrages de terre et les ruisseaux de Lasséougue et de Bourianne, une parcelle située au nord (Balantin), une parcelle à l'ouest (Les Charbonnières) et une parcelle au sud-est (La Tuilerie). Toutes ces parcelles peuvent être placées dans un quadrilatère couvrant une surface totale d'environ 50 hectares, dont la moitié reste inexplorée en raison du couvert forestier.

La Tuilerie

Les fondations en pierre d'un bâtiment ont fait l'objet de sondages dont les résultats sont présentés ci-après (voir § II).

Les Charbonnières

Peu d'informations ont été recueillies lors de la trouvaille réalisée en 1991. Le lot de céramiques antiques (60 tessons représentant un minimum de 10 vases) a été découvert sur une surface de quelques

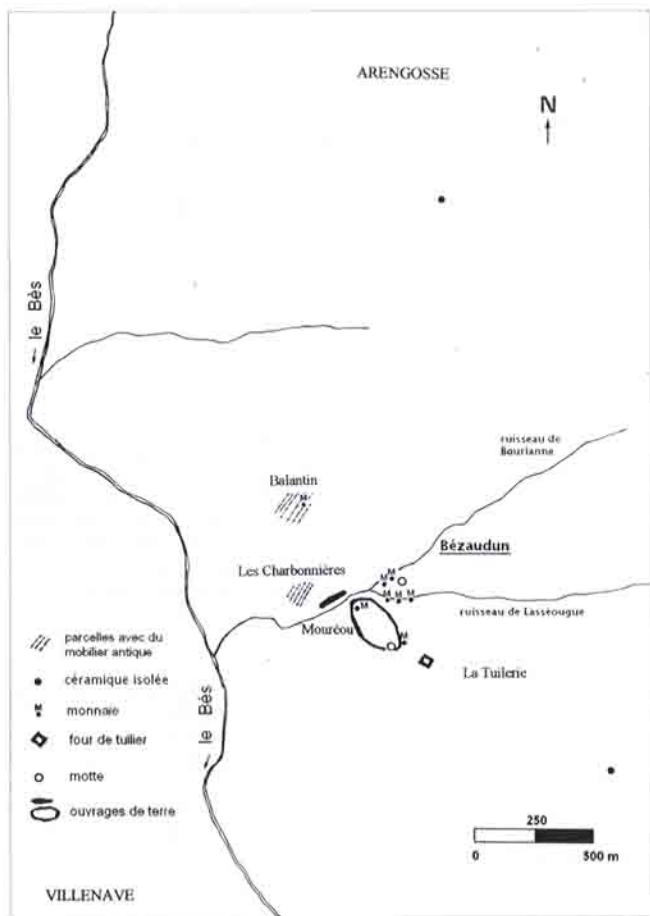


Fig. 1 - Les sites antiques de Bézaudun
(d'après D. Vignaud).

mètres carrés. Cet ensemble est chronologiquement cohérent et datable des I^{er}- II^e siècles en raison de l'absence de céramiques communes tournées de pâte A31. La faible surface de répartition des vestiges ainsi qu'une chronologie courte permettent d'envisager soit la présence d'une structure de faibles dimensions bâtie certainement en matériaux périssables et ayant eu une durée de vie courte, soit l'existence d'un dépotoir arasé par le labour forestier trahissant certainement la présence d'un habitat proche. L'endroit est aujourd'hui planté en pins, ce qui empêche de procéder à de nouveaux travaux.

Balantin

Des éléments de toitures (tuiles), des blocs de grès de grosses dimensions observés dans le labour profond ainsi qu'un ensemble de céramiques de consommation alimentaire (un minimum de 27 vases) tendent à montrer l'existence d'un ou plusieurs habitats sur la parcelle (l'étendue des vestiges est d'environ 400 m²). La chronologie minimale va du début du I^{er} siècle jusqu'au Bas-Empire avec un maximum de données datables des I^{er}- III^e siècles.

Les ouvrages de terre et les ruisseaux

Les fragments de tuiles sont nombreux dans les ruisseaux de Bourianne et de Lasséougue. La céramique de consommation alimentaire est aussi présente, tout comme les fragments d'amphores et les six monnaies qui proviennent de ce secteur. Tous les éléments trouvés ici suggèrent l'existence d'un ou plusieurs habitats proches dont la chronologie relative va du début du I^{er} siècle jusqu'à la première moitié du IV^e siècle.

B. Inventaire du mobilier découvert en prospection

1. La céramique (Fig. 2, 3 et 4)

Toutes les parcelles prospectées ont livré de la céramique, à l'exception des ouvrages de terre qui n'ont pu être explorés car ils sont actuellement en forêt. Nous avons recueilli un total de 117 tessons pour la période antique et malgré leur dégradation importante, due à leur séjour prolongé dans le sol argileux, des formes et des pâtes identifiables ont été recensées.

François Réchin ayant parfaitement étudié la céramique antique en Aquitaine méridionale, nous utiliserons ici les références de ce chercheur qui nous serviront de norme (Réchin, 1994).

a. La céramique sigillée

Deux tessons ont été découverts à Balantin, mais leur mauvais état de conservation permet seulement de préciser qu'ils sont issus de récipients fabriqués dans l'atelier de Montans (I^{er}-II^e siècles) et que l'un d'eux provient d'une assiette (Drag. 15/17 ?).

b. La céramique commune tournée

<i>Pâte (Réchin, 1994)</i>	<i>Type de vase</i>	<i>Provenance</i>
A1	pot, pichet	Balantin, ruisseaux
A1/A31	pots, pichet, anse	Balantin, ruisseaux
A31	pichets, bols, pots	Balantin, ruisseaux la Tuilerie.

Selon Réchin, les pâtes du type A1 (pâte grise légèrement micacée) disparaissent progressivement des horizons aquitains au cours du II^e siècle. Les pâtes du type A31 (pâte beige à jaunâtre) apparaissent à l'époque flavienne mais sont en forte proportion à partir du III^e siècle.

Un pot globulaire complet en pâte de couleur grise a été découvert dans le ruisseau de Bourianne (Fig. 2) mais son attribution chronologique est malaisée car ce pot est recouvert d'un dépôt ferro-manganique qui s'est accumulé après un long séjour en immersion. Ce type de pot peut dater de l'Antiquité ou du Haut Moyen Âge.

c. La céramique commune non tournée

<i>Pâte (Réchin, 1994)</i>	<i>Type de vase</i>	<i>Provenance</i>
B3	pot, jattes	Balantin, ruisseaux
B4	écuelle, pots, bol	Balantin

Les pâtes du type B3 (pâte vacuolaire) sont caractéristiques du Haut Empire et nous avons ici des vases du type 703 (bord rentrant) trouvés sur les parcelles de Balantin et Les Charbonnières. A Balantin encore, le plus grand nombre de vases est du type 706 en pâte B4 (pâte sombre, dégraissant grossier). Ces exemplaires sont connus dès le milieu du I^{er} siècle et deviennent majoritaires dans leur catégorie au Bas-Empire.

Les céramiques de Bézaudun offrent donc une chronologie allant de l'époque augustéenne jusqu'au IV^e siècle en présentant des productions liées à la consommation alimentaire. Les poteries de ce lot sont essentiellement fabriquées en Aquitaine.

2. Les amphores (Fig. 4)

Nous avons identifié deux types d'amphores dont des fragments ont été trouvés dans le ruisseau de Lassougue (6 tessons) : la Dressel I et la Pascual I. Ces contenants sont fabriqués à partir du début du I^{er} siècle avant notre ère (Dr. I) jusqu'au début du I^{er} siècle après n. è. pour la Pascual I. Ces amphores vinaïres cohabitent durant la fin du I^{er}



Fig. 2 - Pot globulaire complet
(photo D. Vignandi).



Fig. 3 - Fragment de tegula
(photo D. Vignandi).

siècle avant n. è. mais des fragments de Dr. I ont déjà été trouvés dans des contextes flaviens (69-96 après n.è.), notamment à Lescaz, dans les Pyrénées-Atlantiques (information de F. Réchin).

3. Les matériaux de construction

En dehors de l'atelier de tuilier localisé entre Mouréou et la Tuilerie (cf. § II), des matériaux de construction ont été repérés en plusieurs points. Un morceau de marbre a été recueilli dans le ruisseau de Lasséougue. Les fragments de *tegulae* et d'*imbrices* abondent dans les deux ruisseaux (Fig. 3). La parcelle nord-ouest (Balantin) a livré deux fragments de *tegulae* et deux blocs de grès ont été repérés dans le labour profond.

Tous ces éléments proviennent indubitablement d'une ou plusieurs structures bâties situées à proximité immédiate.

4. Le numéraire

Plusieurs zones ont livré des monnaies : les ouvrages de terre (as et sesterces indéterminés des I^{er} ou II^{es} siècles), les ruisseaux (denier républicain, *antoninien* de Tétricus II et monnaie de Constance II), La Tuilerie (denier fourré indéterminé) ainsi que Balantin (quadrant de Domitien). Le sédiment étant hautement corrosif, il est impossible d'identifier clairement quatre des huit monnaies mise au jour mais on peut toutefois leur assigner une fourchette chronologique. L'étude de ce mobilier nous donne en effet quelques renseignements.

En observant les découvertes de monnaies républicaines réalisées dans le département des Landes ou certains départements limitrophes (Gers, Lot-et-Garonne) on constate que celles-ci sont souvent thésaurisées et retrouvées dans des dépôts comme à Laluque (Landes) où l'enfouissement est daté de la première moitié du I^{er} siècle. Celles qui ont été trouvées isolées ont été généralement abandonnées dans un intervalle chronologique proche de leur date d'émission. La monnaie républicaine de Bézaudun provient du ruisseau, contexte placé hors stratigraphie, et on ne peut que raisonnablement l'encadrer dans un intervalle allant du milieu du II^e siècle avant notre ère (date de frappe) jusqu'au I^{er} siècle (dépôt de Laluque).

L'*antoninien* de Tétricus, frappé entre 270 et 273, se retrouve encore dans des contextes du début du IV^e siècle, comme dans le dépôt de Gouts (Vignaud, 2002), et le *nummus* de Constance II circule toujours pendant la seconde moitié du IV^e siècle. Les as et sesterces des I^{er} et II^{es} siècles cessent de circuler après le premier tiers du III^e siècle (Pujol, 2003).

La chronologie relative de ces monnaies va donc de la première moitié du I^{er} siècle avant notre ère à la seconde moitié du IV^e siècle (soit presque toute la durée de l'Empire romain). Ce lot n'est pas as-

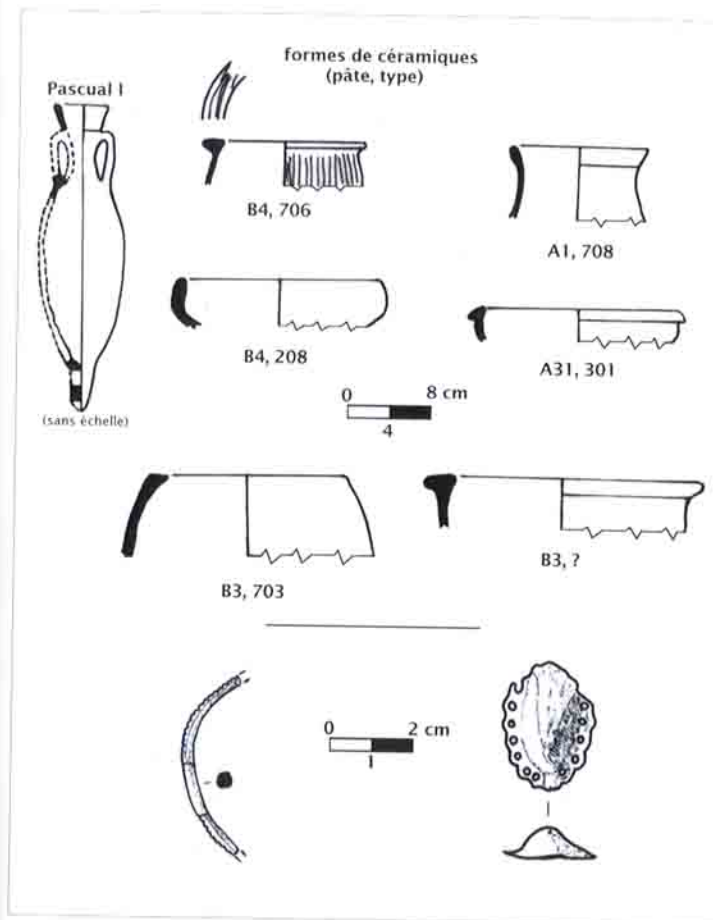


Fig. 4 - Type de mobiliers céramique et métallique antiques découverts à Bézaudun (dessins D. Vignaud).

sez important en volume pour que l'on puisse en tirer des conclusions objectives et fiables sur les différentes phases de l'occupation du sol à Bézaudun (1 à 3 monnaies sur chaque zone). L'intervalle chronologique proposé est donc simplement un ordre de grandeur.

5. Divers

Plusieurs objets métalliques, pour lesquels nous n'avons pas trouvé de données comparatives susceptibles d'apporter plus de renseignements, proviennent des ruisseaux et certains appartiennent à des types connus dans l'Antiquité, comme un fragment de bracelet et une applique ovale (Fig. 4).

II. LA TUILERIE

En 2001, nous avons découvert, entre Mouréou et la Tuilerie, une structure bâtie en pierres dans un labour préparatoire à un semis de pins. L'exploitation de cette découverte nécessitait d'organiser des sondages.

Les sondages, effectués en novembre 2002, avaient pour objectif de retrouver les fondations du bâtiment, afin d'en dresser un plan sommaire tout en recueillant les renseignements nécessaires pour déterminer la fonction de cette structure. Il n'était pas prévu de procéder à une fouille complète. Seules des ouvertures de surface limitée ont donc été pratiquées pour contrôler au mieux l'espace et en comprendre l'organisation. La description du bâtiment et les observations faites lors des sondages ont été publiées récemment (Barrouquière et al., 2003). Nous apportons ici des précisions complémentaires sur cet intéressant bâtiment.

A. Données architecturales (Fig. 5)

1. Plan et fondations

Le bâtiment est implanté à une centaine de mètres au sud-est des levées de terre de Bézaudun, sur un affleurement d'argile dominant un ru qui coule épisodiquement à 16 m au nord. La parcelle est formée de deux pentes qui ont un faible dénivelé et qui sont longues d'environ 100 m. L'une est inclinée du sud-est vers le nord-ouest, et l'autre sud-ouest/nord-est. Le soubassement nord de la structure est assis à l'extrémité de cette seconde pente qui se termine à cet endroit par un dénivelé net et de faible longueur (environ 10 m).

Le bâtiment est de forme quadrangulaire et mesure 6,90 m x 6,10 m x 6,90 m x 7,35 m de côté. Les sondages ont mis en évidence une adjonction de construction puisque la fondation sud a été prolongée vers l'est, avec des matériaux différents de ceux utilisés pour le bâtiment. Le terrain étant à deux pentes et le bâtiment implanté plutôt dans le bas de l'une des pentes, des considérations topographiques et

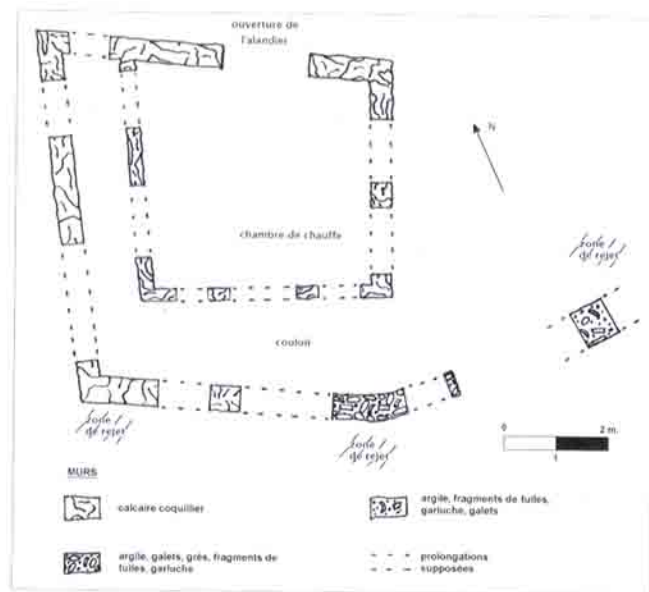


Fig. 5 - Plan du four de tuiler de Bézaudun (dessin D. Vignaud).



Fig. 6 - Matériaux en terre cuite : jets de cuissons et éléments architecturaux du four (photo D. Vignaud).

d'écoulement de l'eau ont pu jouer un rôle pour justifier cette adjonction. Seules de nouvelles investigations sur une grande surface pourraient aider à comprendre la nature de cette extension.

Les fondations sont constituées de moellons de calcaire coquillier liés seulement par de l'argile et mesurant 46 cm d'épaisseur. Quelques blocs de garluche et de rares fragments de tuiles participent au remplissage. Toutefois, l'extrémité orientale de la fondation sud est bâtie de manière composite (galets, fragments de tuiles et blocs de garluche liés par de l'argile) avec une largeur de 50 cm. Les angles du bâtiment utilisent de gros blocs irréguliers de calcaire. Le calcaire coquillier employé a nécessairement été transporté depuis un lieu d'extraction distant de plusieurs kilomètres. La zone de prélèvement possible la plus proche connue est à Saint-Yagueu, à 12 km. La fondation nord est interrompue sur 1,90 m. Celle située côté est présente pour sa part une interruption sur 2 m. Nous verrons à quoi peuvent correspondre ces «ouvertures».

L'espace intérieur est cloisonné par deux murs bâtis à l'aide des mêmes matériaux que les murs extérieurs et d'une épaisseur de 30 cm, délimitant une pièce de 17 m² de surface, entourée à l'ouest et au sud par un couloir. Ce couloir débouche sur l'extérieur par l'ouverture est du bâtiment, large de 2 m comme nous l'avons déjà indiqué. Dans la pièce, près du mur intérieur sud, une accumulation d'argile rubéfiée accompagnée de fragments de tuiles et de carreaux brisés apparaissait en surface et un sondage a montré que cet amalgame mesurait 40 cm d'épaisseur et qu'il reposait sur un lit de petits blocs de garluche. Un autre sondage, réalisé dans le couloir sud près de l'ouverture, a révélé une couche stratigraphique uniforme composée d'argile de couleur brune contenant de petits nodules de céramique et reposant sur le substrat naturel (de l'argile blanchâtre). Cette couche archéologique mesure environ 10 cm d'épaisseur, son sommet est situé à 25 cm sous la surface du sol actuel.

Le soubassement sud est prolongé par une fondation qui part vers l'est avec un léger décalage de 10°. Celle-ci est bâtie avec devanture de blocs de garluche que de moellons calcaires et de tuiles. Un sondage a fait apparaître à 3,50 m ce qui reste d'une fondation faite de morceaux de briques et de garluche, mais sa limite n'est pas connue.

Tous les soubassements des murs du bâtiment sont plans et les sondages ont montré l'absence d'élévations maçonnées par du mortier et de logements de poteaux (rainures, trous, sablières basses). Or, la parcelle n'a pas subi de terrassement mécanique qui aurait pu modifier l'intégrité de la structure et le labour forestier n'a pas provoqué d'importants arrachements de matière dans les fondations. La disparition de matériaux par prélèvement après la destruction du bâtiment

est aussi à exclure puisqu'aucune irrégularité notable n'est apparue lors des sondages. Ces observations nous permettent donc de supposer que ces soubassements constituent les solins d'élévations aujourd'hui disparues car bâties en matériaux moins résistants que la pierre. Un tel procédé architectural a déjà été rencontré dans les Landes. Il suffit d'évoquer l'habitat antique de Trebesson à Oeyregave (Van Waeyenbergh, 1996) ou les solins des II^e- III^e siècles repérés à Gouts (Pujol, 2003).

2. Les élévations

Ce mode de bâti suppose l'existence d'une charpente dont le poutrage s'appuyait sur une sablière haute. Celle-ci était certainement logée dans les élévations extérieures de la structure de Bézaudun dont les fondations peuvent supporter une charge lourde. L'absence de mur de refend confirme qu'il n'y avait pas d'appui intermédiaire, les murs des cloisonnements intérieurs ne paraissant pas remplir une telle fonction. Il ne subsiste aucune trace des élévations, charpente en bois et murs en torchis ou adobe ayant disparu.

La toiture était certainement faite en matériaux légers (chaume) puisqu'aucun fragment de tuile n'a été découvert dans le couloir et à l'extérieur du bâtiment, à l'exception des ratés de cuisson. Il ne faut pas exclure toutefois la possibilité qu'une toiture en tuiles ait existé et que celles-ci aient été prélevées pour réemploi avant l'abandon de l'atelier, ou pillées ultérieurement. Le toit couvrait l'intégralité du bâtiment afin de protéger le four des intempéries comme c'est le cas à Offemont (Franche-Comté) où «des aménagements tendent à prouver que ce four était abrité par une toiture» (Le Ny, 1986).

B. Interprétation

1. Données générales

Les observations faites lors des sondages montrent que cette structure est vraisemblablement un four de tuilier. L'interprétation repose sur la nature des vestiges découverts, sur des considérations architecturales et sur la comparaison avec des fours mieux conservés fouillés dans d'autres régions. L'organisation interne de la construction, la présence de rebuts de cuisson ainsi que l'existence d'une épaisse zone rubéfiée dans l'enceinte du bâtiment confortent cette interprétation. La réaffectation d'un bâtiment qui aurait eu à l'origine une autre fonction est possible mais peu vraisemblable puisque son architecture est caractéristique de celle des fours. De plus, la structure paraît homogène, elle n'a pas subi de profondes modifications.

L'hypothèse du four est d'autant plus plausible que la matière première ne manque pas sur place. Les environs immédiats du four présentent à l'est des secteurs identifiés comme des zones d'extraction de

l'argile. L'eau se trouve à proximité (mise en forme des tuiles) et le sol est propice à la présence d'une végétation forestière abondante (combustible du four).

On peut se demander si la présence des tuiles antiques ne serait pas à l'origine du toponyme «la Tuilerie». Mais l'argile qui affleure à cet endroit a pu favoriser l'installation de ce type d'artisanat à diverses périodes. Les structures médiévales de Bézaudun ont certainement connu, elles aussi, un besoin en tuiles impliquant la construction de four(s) de tuilier(s) que les opérations archéologiques n'ont pu repérer. Une structure bâtie médiévale ou moderne, peut-être liée à l'exploitation de l'argile mais dont la fonction demeure incertaine, a d'ailleurs été relevée près de l'actuelle ferme de la Tuilerie, à 200 m au sud-est.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'un four de tuilier est composé :

- d'un foyer, formé d'un alandier qui dégage de la chaleur émanant d'une combustion et qui est dirigée vers une chambre de chauffe, placée de manière générale sous la sole. Certains fours ne possèdent toutefois pas d'alandier.

- d'un laboratoire, où l'énergie calorifique se répand par l'intermédiaire de la sole qui supporte la charge à cuire (certains fours ne possèdent cependant pas de sole). Le laboratoire peut être du type permanent (non démontable) ou du type semi-permanent (démontable puis remonté avant chaque cuisson).

Cinq ateliers de tuiliers antiques avaient été recensés en Aquitaine avant notre découverte. Trois ont été prospectés : Libourne en Gironde, Rivière-Saas-et-Gourby et Saint-Gein dans les Landes et deux ont été fouillés : Petit Bersac en Dordogne (avec sole circulaire ; daté du début de notre ère) et Semens en Gironde (avec sole rectangulaire ; non daté) (Le Ny, *op. cit.*).

F. Le Ny indique que le type de sole le plus répandu en Gaule est rectangulaire avec voûtes de soutènement (64,6%), modèle qui apparaît dès la seconde moitié du II^e siècle et qui voit son apogée au III^e siècle. Elle remarque aussi que 50% des fours de tuiliers sont attribués au I^{er} siècle, 15% au II^e, 26% au III^e et 9% au IV^e siècle.

Après la fouille d'un four d'amphores et de tuiles à Istres (Bouches-du-Rhône), un calcul de capacité de chargement en tuiles a été entrepris. Les résultats donnent une cuisson de 2500 tuiles en une journée, couvrant une surface d'environ 550 m², avec un laboratoire de 3,55 m de côté et une cuisson de 600 tuiles en une journée, couvrant une surface d'environ 130 m², avec un laboratoire de 2 m de côté. La méthode de calcul fournit un ordre de grandeur et non une valeur réelle puisque les auteurs ne connaissent ni la hauteur exacte du laboratoire, ni la forme de sa voûte, ni le mode d'empilement de la charge à cuire (Marty, 2002).

Tous les sites répertoriés par F. Le Ny, soit 142 en 1986, sont situés en milieu rural. Certains fours destinaient leur production à un habitat proche, du type *villa*, et d'autres devaient certainement alimenter les zones urbaines dont ils dépendaient (Le Ny, *op. cit.*).

2. L'alandier

Afin de vérifier l'hypothèse du four il était nécessaire d'en repérer l'alandier, qui est presque toujours opposé aux vents dominants, provenant du sud-ouest dans notre cas. L'extension des sondages de la fondation nord a montré une interruption de 1,90 m dont les bordures, à 25 cm sous le niveau supérieur du soubassement forment des seuils larges de 15 cm. Ces derniers, faits de petits moellons rubéfiés désordonnés, contiennent des fragments de briques et du charbon de bois en abondance. Cette saillie dans le mur nord paraît effectivement correspondre au passage d'un alandier nécessaire à l'alimentation de la chambre de chauffe supportant le laboratoire, placé dans la pièce (zone rubéfiée).

3. Le laboratoire

Le type de conception du laboratoire (permanent ou semi-permanent) dépend de la charge que les murs peuvent supporter. Comme la chambre de chauffe se trouve dans la pièce centrale du bâtiment et que les fondations intérieures sont peu épaisses (30 cm de largeur) et par conséquent inaptes à résister à une forte charge, le laboratoire ne peut être que semi-permanent. L'accès à celui-ci se faisait certainement par le couloir sud puisque des zones de rejet de tuiles défectueuses se trouvent à la périphérie du bâtiment, au sud et à l'est. Le tri des matériaux cuits s'est donc fait sur place, à la sortie du four, et les tuiles imparfaites ont été rejetées vers des zones dépotoirs.

4. La sole

L'espace intérieur ayant seulement fait l'objet de deux sondages très restreints, il est impossible de déterminer avec certitude les dimensions de la sole, support des matériaux à cuire. De nombreux ateliers de ce type ont été fouillés en France et on a constaté que les dimensions des soles des fours de tuiliers varient de 2,14 m à 4,06 m de diamètre pour les soles circulaires, et de 1,93 m à 3,65 m de longueur et de 1,39 m à 3,39 m de largeur pour les soles rectangulaires (un four peut être rectangulaire et avoir une sole ronde ou carrée) (Le Ny, *op. cit.*). La pièce de notre four mesurant 4,49 m x 3,87 m x 4,13 m x 4,40 m de côté, est donc suffisante pour accueillir une sole (circulaire ou rectangulaire) alimentée par un foyer qui pouvait lui aussi loger dans l'espace restant. L'assise des éléments de soutènement de la sole était assurée par le lit de morceaux de garluche découverts lors des sondages. Il semble évident que dans son état initial le four devait occuper

la totalité de la surface de la pièce car il paraît peu judicieux de construire un bâtiment surdimensionné. Nous serions donc en présence d'un four de grandes dimensions avec des capacités de production proportionnelles.

5. La production de l'atelier

Elle s'est limitée ici aux matériaux de construction (*tegulae, imbrices* et sans doute briques et carreaux) puisqu'aucun autre objet n'est présent parmi les raté de cuisson. A l'extérieur, des fragments de *tegulae* et d'*imbrices* présentant des défauts et des déformations provoqués par des accidents de cuissons (tuiles vrillées, fissurées et vitrifiées) sont répandus en surface sur environ 200 m², surtout au sud et à l'est (Fig. 6). Les prospections réalisées sur la parcelle ont montré l'absence de tout autre mobilier sur la structure et à sa périphérie immédiate. Seuls un fond de céramique commune tournée et une monnaie très endommagée ont été découverts au pied des élévations, à environ 100 m du bâtiment.

Quelle que soit la capacité de production de ce four, elle répond inévitablement aux besoins de couverture d'un ou plusieurs bâtiments. L'investissement assez lourd que représente la construction de cet atelier ne pouvait être réalisé que par un propriétaire possédant un habitation importante, du type *villa*, ou pour satisfaire aux besoins d'édifices proches voire même éloignés (comme Dax).

Aucun mobilier permettant de dater la construction n'a été découvert lors des prospections et des sondages, rendant difficile toute interprétation d'ordre chronologique. Comme nous l'avons indiqué plus haut, le mobilier recueilli dans la zone environnante (les ruisseaux et les ouvrages de terre) est réparti dans le temps sur toute la durée de l'Empire romain. Une meilleure compréhension de cet atelier nécessiterait une fouille complète.

III. CONCLUSION

A. Une présence antique étendue, dont la nature reste à préciser

L'ensemble des vestiges immobiliers et mobiliers trouvés à Bézaudun offre donc une grande variété (fondations d'un bâtiment, céramiques domestiques, amphores, numéraire, etc.) avec une chronologie très large puisqu'elle commence vers -140 pour se terminer au IV^e siècle. Un maximum d'objets a été fabriqué dans un intervalle compris entre le début du I^{er} siècle et le milieu du III^e siècle (amphores, céramiques, as et sesterces, monnaie de Domitien). Ce mobilier présente aussi des diversités de types de productions et d'origines de fabrications (Aquitaine, Gaule, Catalogne, Italie, Rome). Les échanges commerciaux sont

attestés sur ce site avec la présence d'amphores et de récipients en sigillés, impliquant l'existence d'un réseau routier nécessaire au transport de ces contenants.

Néanmoins aucun édifice aristocratique ou cultuel n'a pour le moment été découvert à Bézaudun, et les documents archéologiques recueillis à ce jour ne nous permettent pas de donner une identité à ce site. Est-ce un regroupement d'établissements ruraux, un hameau, ou bien sommes-nous à la périphérie d'une *villa* ? Hormis les *villae*, l'étude de l'espace rural n'en est qu'à ses balbutiements dans les Landes. A Gouts, les travaux récents ont révélé plusieurs structures, dont la fonction reste à déterminer, réparties sur une emprise supérieure à 10 ha (Vignaud, 2002). Ici, la dispersion spatiale des vestiges est d'environ 50 ha. Où se trouvent les principales structures ? Les élévations naturelles de terre avaient-elles déjà été aménagées à l'époque antique ? Quel est le cheminement des axes de communication menant à Bézaudun ?

B. Les ouvrages de terre

Les ouvrages de terre nous sont parvenus dans leur dernier état. Ils ont été figés après l'abandon du site qui s'est certainement produit de façon progressive à partir du début de l'époque moderne (XV^e siècle). Nous pouvons y observer deux mottes fossoyées. L'une est située à l'extrémité de l'ouvrage le plus important : un plateau imposant d'une surface d'environ 3 ha, d'une hauteur minimum de 5 m et jusqu'à 10 m à l'est, composé de plusieurs terrasses parées de levées de terre. L'autre est placée au confluent des deux ruisseaux. Les apparences sont celles d'un *castrum* médiéval, mais on ne peut exclure le réaménagement au Moyen Âge d'un ouvrage édifié antérieurement.

Déjà au Néolithique et à l'Âge du Bronze, ce lieu a été habité. Plusieurs vestiges de ces périodes ont été relevés dans les ruisseaux : une hache polie, des objets en silex, plusieurs tessons représentant un faciès céramique de consommation dont un grand fragment de vase avec anse et cordons superposés du Bronze Moyen (Barrouquère et al., 2003). Le sud de la commune d'Arengeosse a livré d'assez nombreuses traces de ces périodes, il n'est donc pas surprenant que des habitats se soient implantés sur la bordure méridionale du plateau dominant la vallée du Bez. En revanche, la présence de vestiges antiques sur les levées de terre et dans les ruisseaux intrigue davantage. Mais le couvert forestier occupant toute la superficie des ouvrages de terre, il est actuellement impossible d'avoir accès au sol et donc de réunir des données supplémentaires. Un relevé topographique devrait permettre de mieux appréhender les dimensions de ce système défensif peu commun.

C. Un potentiel remarquable

Le site de Bézaudun se trouve majoritairement occupé par la forêt. Il n'a pas été affecté par des remaniements de terrain modernes et sa position en dehors de toute urbanisation, dans une zone très faiblement peuplée, en fait un site relativement préservé.

Les résultats recueillis à l'issue de simples opérations de prospections et de sondages limités sont encourageants et amènent déjà de nouvelles problématiques intéressantes. De quelle période datent les premiers aménagements défensifs du site ? Quelles sont la nature et l'ampleur de l'occupation antique ? Existe-t-il un axe de communication très ancien passant par Beylongue et Bézaudun suivant la vallée du Brez ?

Les réponses à ces questions demanderont de nouvelles investigations, à partir d'une surveillance des travaux agricoles et forestiers dans ce secteur et sans doute aussi par la mise en œuvre de recherches ciblées.

Remerciements

- A la famille Delastours pour ses aimables autorisations ;
- A MM. J. Amiel, H. Barrouquère, B. Coumaillieu, B. Gellibert, G. Kerlorc'h, P. Marsan et J.-C. Merlet pour leurs conseils et leur aide ;
- Au Service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine, représenté par MM. D. Barraud, X. Charpentier et O. Ferullo, pour ses autorisations et son soutien ;
- A MM. L. Callégarin, J.-C. Merlet et F. Réchin pour leur soutien pédagogique.

Cet article est dédié à Marie et Rémi.

Bibliographie

- ARAMBOURG R., 1981, Préhistoire des Landes. II- Les Temps post-glaciaires, *Bull. Soc. Borda*, p. 443-465.
- BARROUQUÈRE H., MERLET J.-C., VIGNAUD D., 2003, Prospections et sondages sur les communes d'Arengosse et Beylongue (Landes), *Archéo. des Pyr. Occid. et des Landes*, tome 22, p. 135-155.
- BOYRIE-FÉNE B., 1995, *Carte archéologique de la Gaule, Les Landes*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, 192 p.
- CABANOI J., PON G., 2004, *Cartulaire de la cathédrale de Dax. Liber rubicus (XI^e-XII^e siècles)*, C. E. H. A. G., Dax, 420 p.
- CAUSSE F., DIDIERJEAN F., MERLET J.-C., SUAU J.-P., 1989, Rapport sur la prospection systématique de 6 communes en Haute Lande (Pays de Brassenx), Landes, 36 p., déposé au SRA d'Aquitaine.
- COHEN H. (réimpression de Georges Depeyrot), 1995, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, Maison Florange, Paris, 4291 p.
- COUMAILLIEU J.-B., DUTOY G., 1981, A propos d'un catillus gallo-romain et d'une hache de pierre polie trouvés à Villenave et Arengosse (Landes), *Bull. Soc. Borda*, p. 467-474.
- DU BOUCHER H., 1879, Matériaux pour un catalogue des stations landaises, *Bull. Soc. Borda*, Dax, p. 307-318.

- DUTOY G., 1981, Excursion commentée du 24 mai 1981 dans le Brassenx, *Bull. Soc. Borda*, Dax, p. 571-616.
- GIBOT P., 1996, Indices d'occupation antique sur les communes d'Arengosse et Hinx, *Bull. Soc. Borda*, Dax, n°441, p. 111-120.
- LAFART J., PETIT C., 1993, *Carte archéologique de la Gaule, Le Gers*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, 358 p.
- LAUBENHEIMER F., 1990, *Le temps des amphores en Gaule*, Editions Errance, 182 p.
- LI NY F., 1986, *Les fours de tuillers gallo-romains, étude technologique, typologique et statistique*, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 142 p.
- MARQUETTE J.-B., POUHARDE J., 1978, 1979, Les coutumes du Brassenx, *Bull. Soc. Borda*, 1978, p. 329-352, 451-464, 1979, p. 33-65.
- MARTY F., 2002, Un atelier d'amphores à Istres, *Histoire Antique*, Apt, n°3, p. 28-37.
- PURE G., 2003, Rapport sur le sondage de la parcelle F271 (M. Bats) (18-24 août 2003), *Pau*, 38 p., déposé au S.R.A. d'Aquitaine.
- RÉCHIN F., 1994, La vaisselle commune d'Aquitaine méridionale à l'époque romaine. Contexte céramique, typologie, faciès de consommation, *Thèse de Doctorat*, Univ. de Pau et les Pays de l'Adour, 530 p., 215 fig.
- RÉCHIN F. et CONVERTINI F., 2000, Production et échanges en Aquitaine durant le Haut Empire : nouveaux apports de la pétrographie céramique, *Actes du congrès de Libourne*, SFECAG, juin 2000, p. 111-127.
- SANTROT J. et M.-H., 1979, *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*, Paris, C.N.R.S., 262 p.
- SEAR D.R., 1988, *Roman coins and their values*, Batsford Ltd, Londres, 402 p.
- VAN WAAYENBERGH P., 1996, Un établissement rural du Bas-Empire au lieu-dit « Trebesson (Oeyregave, Landes), *Archéo. des Pyr. Occid. et des Landes*, tome 15, p. 103-117.
- VIGNAUD D., 2002, Gouts (Landes) : de l'Antiquité au Haut Moyen Âge. Données nouvelles de prospections, *Archéo. des Pyr. Occid. et des Landes*, tome 21, p. 97-108.